

## NOTRE FOI ET NOTRE QUETE DE JUSTICE

Paul Caspersz

**E**n 1942, je suis entré avec trois amis au noviciat jésuite dans le sud de l'Inde. Dans notre lycée de Colombo, nous avons pris part tous les quatre au mouvement d'« action catholique ». Son but, déjà alors, était de vivre concrètement la pratique de notre foi dans notre société sécularisée et non chrétienne. J'étais impatient de poursuivre et d'intensifier cette recherche en Inde. C'était à l'époque un pays immense, couvrant à la fois ce qui est aujourd'hui l'Inde, le Pakistan et le Bangladesh. Gandhi et Nehru étaient engagés dans leur lutte pour l'indépendance. Quelques jours avant notre départ de Ceylan pour l'Inde, un ami m'a écrit : « N'oublie pas que désormais tu vas vivre et aimer chez les Indiens ». J'en étais bien conscient en effet, et je nourrissais de grands espoirs, même en tant que novice, d'être d'une certaine façon témoin et acteur de la lutte de l'Inde pour être libre.

Grande a été notre déception. Nous étions en Inde, mais pour ce qui est des contacts que nous avons avec ce pays, nous aurions pu être tout aussi bien novices ou futurs jésuites à Tokyo, Londres, New York ou même sur la lune. Nous étions « formés » à une spiritualité désincarnée, éloignée des préoccupations des gens : grande pauvreté, souffrances des dalits, système des castes opprimant, pouvoir sans limite des propriétaires terriens, art, culture et religiosité de l'Inde. Notre noviciat gérait une soupe populaire avec les restes, mais cette initiative n'était pas accompagnée d'une analyse sociale pour comprendre pourquoi un adolescent comme Veeran aux yeux brillants, avec ses accès de toux terribles, devait faire la queue pour recevoir sa soupe. Je pense souvent à Veeran, et je me demande parfois s'il est mort précocement de tuberculose. Nous n'avions accès ni aux journaux, ni à la radio.

Pendant mes années de philosophie (1946-49), les choses ont commencé à bouger tout doucement. J'ai été le premier Cingalais envoyé faire sa théologie à Naples. Là, les changements se sont accélérés. Officiellement, nous ne recevions qu'un seul journal, le très catholique *Il Quotidiano*, mais pendant le Villa<sup>1</sup> ou en d'autres circonstances, certains d'entre nous arrivaient à se procurer *Il Mattino* et même *L'Unità*, le quotidien communiste. Parmi mes compagnons de cours, certains étaient des partisans déclarés de la *Democrazia Cristiana della Sinistra* (Démocratie Chrétienne de gauche). C'est aussi à Naples que j'appris que le cardinal Lercaro, le « cardinal rouge » de Bologne, vivait en communauté avec douze *scugnizzf*.

« Si Dieu m'en fait la grâce, moi aussi je vivrai un jour en communauté avec les pauvres », disais-je dans mes prières.

Cela a mis du temps. Après la théologie en Italie et une maîtrise en sciences sociales en Angleterre, je suis rentré au Sri Lanka en 1957, non pas, comme je le croyais et comme je l'avais proposé à mes supérieurs, pour ouvrir un centre social jésuite, mais pour enseigner dans notre collège situé dans le sud de l'île. En 1970, les jésuites ont été contraints, par manque de ressources financières, de remettre leur collège à l'État. J'ai renoncé au poste de proviseur dans cette école devenue publique.

La grâce du cardinal Lercaro s'est finalement réalisée en 1972 par l'intermédiaire de notre évêque, le Cingalais Leo Nanayakkara, OSB, qui m'a dit à la fin de l'année 1971 : « J'ai entendu dire que vous cherchiez un endroit où vivre avec les gens et vous engager dans la recherche et dans l'action sociale ». Avec lui, le 11 février 1972, nous avons fait bouillir du lait dans le traditionnel pot de terre jusqu'à ce qu'il déborde sur les braises, pour l'inauguration de *Satyodaya* (l'Aube de la Vérité).

Ce pot de lait était un peut comme un présage du futur. C'était le premier grand tournant de ma vie depuis mon départ de chez moi pour rejoindre les jésuites. Mais ce matin-là, la tension était bien visible sur de nos visages. Est-ce parce qu'il y avait trop peu de braises, ou trop peu de lait, ou que le pot était trop profond ? Le lait tardait à déborder, les présages étaient défavorables. À la fin, cependant, avec beaucoup d'encouragement de la part de la personne qui attisait le feu, le lait déborda du pot.

C'était en quelque sorte une prophétie des trente-trois années qui allaient suivre : batailles, doutes, anxiété, tourments de l'esprit et du cœur – les injustices subies par les populations tamils des plantations, le conflit

interethnique qui faisait rage dans toute l'île, le futur des rapports avec les donateurs étrangers – mais aussi grandes joies et camaraderie dans la communauté interethnique, interreligieuse, interlinguistique, des hommes et des femmes de Satyodaya. Satyodaya n'était pas qu'une institution : c'était aussi et surtout un projet, une référence et une espérance. Mais nous ne nous faisons pas trop d'illusions. Le chemin qui nous attendait était ardu. J'avais vraiment besoin que le Dieu de Justice soit à mes côtés sur cette pente raide.

Le 11 février 1972, nous ne pensions pas à l'action sociale, mais uniquement, comme le nom de Satyodaya l'indique, à la recherche sociale. Mais le 1<sup>er</sup> juillet 1972, la première loi de réforme agraire a nationalisé les plantations appartenant aux Anglais et aux locaux. Nous considérions, mes amis marxistes de l'université et moi, qu'il s'agissait d'une bonne initiative, socialiste, anti-impérialiste. Mais sa mise en oeuvre, dès le premier jour ou presque, a été vraiment radicale. « Les Blancs sont partis. Maintenant, allez-vous-en, vous aussi », hurlaient les brutes aux ouvriers agricoles tamils sans défense.

Satyodaya scrute les signes des temps. Je me souviens parfaitement du jour où je suis allé interviewer avec un étudiant tamil, un soir à la tombée de la nuit, des hommes et des femmes tamils qui, après avoir été chassés des plantations le plus souvent avec un préavis d'un jour à peine, erraient dans les rues des grandes villes à la recherche d'un abri et d'un peu de nourriture. Au bout de deux heures d'interviews, nous avons rencontré un ouvrier agricole tamil âgé de 35 ans environ, très loquace. Nous l'avons emmené dans un café pour parler avec lui. Il y avait à ce moment-là une pénurie alimentaire sans précédent dans le pays. En nous voyant, le patron musulman du café nous a dit : « Nous n'avons pas de nourriture pour vous deux, mais nous pouvons servir le Tamil ». « Comment cela ? », lui avons-nous demandé. « Nous avons seulement des rotis (une sorte de pain grossier fait avec de la farine) et des restes de pommes de terre au curry de ce matin ». « C'est exactement ce qu'il nous faut », avons-nous répondu. Mon ami étudiant et moi avions faim et soif, mais nous avons vu que le roti était rassis et les pommes de terre au curry rances. Après avoir avalé sa portion à toute vitesse, notre invité tamil, voyant que nous avions repoussé notre assiette, en ne buvant que notre thé noir brûlant, nous a demandé : « Pourquoi ne mangez-vous pas ? ». « Nous n'avons pas faim », lui avons-nous répondu, « Nous voulions seulement boire une tasse de thé ». « Puis-je alors emporter vos portions pour ma femme et mes trois enfants qui sont au temple hindou

pour cette nuit ? Ils n'ont rien mangé depuis deux jours ». Bien entendu, nous avons tout de suite accepté. Je me souviens encore de la ferveur presque religieuse avec laquelle il a replié en silence les quatre extrémités de la feuille de bananier sur la nourriture pour l'apporter à sa famille. Depuis lors, je suis obsédé par l'image de cet homme repliant cette feuille de bananier sur ce qui allait être un repas festif pour sa femme et ses enfants. Aucun retour en arrière n'est possible sur le chemin de la justice, aussi longtemps que cette scène restera gravée dans ma mémoire.

En 1974, Satyodaya a donné naissance au *Coordinating Secretariat for Plantation Areas* (Secrétariat de coordination pour les plantations), une fédération d'organisations et de groupes qui, après les horreurs de 1972, a commencé à témoigner de l'intérêt pour les ouvriers tamils des plantations.

Puis est arrivée l'année 1977, avec ses émeutes sanglantes dans toute l'île. Satyodaya s'est engagé sur le terrain pour aider autant qu'il le pouvait les victimes tamiles. Il a aidé 2.663 familles de petits propriétaires tamils qui avaient tout perdu, ou

*le service de la foi s'épanouit  
pleinement dans un  
engagement passionné pour la  
justice entre les hommes*

presque. En 1979, Satyodaya et le CSPA ont participé à la création du mouvement national pour l'égalité et la justice interraciale. De centre de recherche socialiste qu'il était, Satyodaya est ainsi devenu également un centre d'action pour la justice sociale.

Au cours de son histoire, Satyodaya s'est efforcé de répondre aux vents de changement qui soufflaient autour de lui, aussi bien dans le domaine religieux que séculier : l'urgence de l'après-guerre dans le tiers-monde, les inquiétudes des jeunes au Sri Lanka, l'insatisfaction des classes moyennes et des riches face aux conditions de vie et le mouvement hippy qui en a résulté, le Concile Vatican II, les appels véhéments à la justice sociale du Conseil mondial des Églises, la Congrégation générale 32 des jésuites, et en particulier son décret 4 qui a ouvert des pistes, la nouvelle conception selon laquelle l'essence et le but de la spiritualité jésuite est de trouver Dieu en toutes choses. À Satyodaya, on croyait que le divin doit être cherché surtout dans les lieux préférés de Dieu, c'est-à-dire chez les pauvres, les défavorisés et les exclus.

Ainsi, quelques-unes des plus belles prières des jésuites ont eu lieu sur les places publiques, dans le tohu-bohu des événements qui, dans le

---

## NOTRE FOI ET NOTRE QUETE DE JUSTICE

---

monde d'aujourd'hui, se succèdent à une rapidité déconcertante. Dans ce monde, l'action contre l'injustice et pour la justice requiert une idéologie qui indique des valeurs et des objectifs, ainsi que des modes d'action. Mais à elle seule, l'idéologie ne suffit pas. Pour les non-croyants, l'idéologie doit se concrétiser dans un engagement personnel visant à libérer les hommes des structures de l'injustice et de l'oppression ; pour les croyants, en vivant notre foi dans le Dieu de Justice qui vient à nous en la personne de Jésus. L'expérience vécue en travaillant avec des groupes de laïcs et de non-croyants, athées ou agnostiques déclarés, m'a montré que sans cet engagement sincère et fervent, qui s'exprime souvent dans le langage de l'humanisme socialiste, l'action pour la justice faiblit et finit par se disperser. Pour les disciples de Jésus, le service de la foi s'épanouit pleinement dans un engagement passionné pour la justice entre les hommes. Ce n'est que lorsque le rapport contemplatif avec le Dieu de Bonté et de Justice dans la foi se traduit par une action résolue pour plus de justice dans les rapports humains que nous devenons des acteurs efficaces de la réalisation de la volonté de Dieu, qui consiste à établir sur la terre une communauté de justice, de paix et d'amour, à l'image des prophètes et de Jésus of Nazareth.

---

<sup>1</sup> Villa est un jour de repos dans la semaine que la communauté prescrit aux jésuites, une pratique qui a presque entièrement disparu dans la Compagnie de Jésus, mais qui subsiste encore durant la formation, notamment au noviciat.

<sup>2</sup> Scugnizzi veut dire « gamins des rues », un sobriquet qui a des connotations à la fois affectueuses et menaçantes. Les scugnizzi, qui travaillaient souvent pour la mafia ou la camorra, étaient des délinquants attachants.